La géographie au miroir des langues

Geography, the mirror of languages

A geografia sob o reflexo das línguas

La geografía en el reflejo de las lenguas

Paul Claval

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/terrabrasilis/8649>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.8649

ISSN : 2316-7793

Éditeur

Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Paul Claval, « La géographie au miroir des langues », *Terra Brasilis* [En ligne], 15 | 2021, mis en ligne le 31 juillet 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/8649> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrabrasilis.8649>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

La géographie au miroir des langues

Geography, the mirror of languages

A geografia sob o reflexo das línguas

La geografía en el reflejo de las lenguas

Paul Claval

Introduction

- 1 L'apprentissage de langues étrangères a largement conditionné ma formation de géographe. Leur pratique m'a permis de découvrir d'autres façons d'appréhender cette discipline et a enrichi mon expérience de l'espace. J'ai toujours été conscient de leur rôle dans la diffusion des idées.

Un apprentissage surtout écrit des langues étrangères

- 2 Au collège et au lycée (entre 10 et 17 ans), j'ai suivi une filière classique, qui faisait une place importante au latin et aux sciences - aux mathématiques d'abord, et dans une moindre mesure, à la physique. En première année de collège, nous avions chaque semaine 6 heures de latin, 4 heures de langue vivante étrangère qui s'ajoutaient à 5 heures de français : les langues occupaient la moitié de l'horaire !
- 3 L'apprentissage du latin restait la matrice de l'apprentissage des langues : le but n'était pas de parler le latin, mais de le lire. L'accent était mis sur l'acquisition des règles de grammaire, conjugaisons et déclinaisons, et sur la traduction, dans les deux sens : le thème du français au latin, la version du latin au français. Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, une égale importance était attachée à ces deux exercices, puisque le but n'était pas seulement de lire la langue de Cicéron, mais de l'écrire. Dans les années 1940, l'ambition de cet enseignement était devenue plus modeste : on n'essayait plus d'apprendre réellement aux jeunes à écrire le latin. L'accent était mis sur la version. Comme on avait le souci de ne pas surcharger la mémoire des enfants, on ne leur demandait plus de mémoriser le vocabulaire : ceux-ci travaillaient toujours avec un

dictionnaire. Le résultat, c'est qu'il fallait beaucoup de temps pour arriver à lire couramment le latin – je n'ai commencé à lire sans dictionnaire *La Guerre des Gaules* de César qu'à 18 ans, lorsque j'étais déjà à l'Université.

- 4 L'enseignement de l'anglais était différent. Il reposait également sur l'acquisition de la grammaire – mais cela ne supposait évidemment pas le même effort de mémorisation qu'en latin, le plus dur étant d'apprendre les verbes irréguliers. Le second point était l'acquisition du vocabulaire. On nous apprenait la prononciation anglaise, mais l'exercice essentiel était la traduction, la version. L'enseignement préparait à lire l'anglais, pas à le parler. Les professeurs consacraient une partie importante de leurs efforts à nous familiariser avec la civilisation et avec la littérature britannique, ce qui réduisait le temps passé à l'initiation proprement linguistique. Je n'aurais pas appris à lire l'anglais couramment si mon père ne m'avait pas acheté, à partir de 14 ans, le supplément hebdomadaire du *Times*. Il arrivait le samedi chez le marchand de journaux de Cahors, la petite ville où je vivais. Le supplément traitait de l'actualité de la semaine, livres et spectacles, et d'un certain nombre de *hobbies* ; je me plongeais dans la chronique astronomique – c'était le domaine qui m'enthousiasmait alors – avant de découvrir progressivement les autres rubriques.
- 5 En troisième année d'enseignement secondaire (1944 pour moi), les élèves devaient choisir entre l'option classique pure, où l'on ajoutait le grec au latin, et l'option classique-langues-modernes-sciences, celle que je retins. Je suivis donc durant deux ans un enseignement d'allemand. J'en tirais moins de profit : la guerre avait désorganisé les cours ; nous changions souvent de professeur ; autant il était bien vu d'exceller en anglais, autant maîtriser l'allemand était passé de mode chez les lycéens de mon âge. Je ne suis jamais arrivé au stade de la lecture courante. En m'aidant d'un dictionnaire, je peux lire un article ; dans un ouvrage, déchiffrer les 20 premières pages est toujours laborieux - il me faut réactualiser mes quelques connaissances et me familiariser avec le vocabulaire propre de l'auteur ; la suite est plus facile, mais cela reste toujours lent et imparfait.
- 6 J'ai accédé à l'enseignement supérieur en passant trois ans dans des classes de préparation aux grandes écoles, où l'anglais tenait une certaine place : je maîtrisais déjà la lecture courante ; c'est alors que j'ai découvert le plaisir qu'il y a à traduire un texte en entrant dans la logique de l'auteur et en la rendant aussi fidèlement que possible : j'essayais de comprendre en profondeur le cheminement des idées et des sentiments et de les restituer aussi bien que possible en français ; l'important était de rendre sensible l'authenticité et l'altérité de ce que je découvrais.
- 7 Les langues néolatines ? Je n'ai jamais suivi d'enseignement dans ce domaine. Je le regrette, d'autant plus que l'occitan demeurait la langue des populations rurales du Midi ; mes grands-parents l'avaient toujours parlé entre eux ; mes parents le comprenaient et le parlaient. Dans la famille, les prénoms avaient gardé leur forme occitane jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Ce monde m'est resté en partie étranger. A la lecture, je comprends certains textes récents, qui incorporent nombre de mots français. Il me faut un dictionnaire pour les textes anciens.
- 8 La langue néolatine enseignée dans mon lycée était l'espagnol : j'aurais pu choisir l'espagnol au lieu de l'allemand : j'en aurais sans doute tiré un bénéfice plus grand.
- 9 Durant mes années à l'Université, je me rendis compte qu'il était facile de lire un texte en portugais : des étudiants brésiliens m'avaient donné quelques numéros des deux grandes revues géographiques brésiliennes de l'époque : j'ai ainsi lu, en 1954, un article

d'Aziz Nacib Ab-Saber sur la géomorphologie du bassin de São Paulo. Après avoir été reçu au concours d'agrégation et jeune professeur au lycée Montesquieu à Bordeaux, je commençai à préparer une thèse sur la géomorphologie des Picos de Europa, dans les Asturies, en Espagne. Je lus, pour cela, le gros ouvrage sur la géomorphologie de l'Espagne que venait de publier le géologue catalan Sole Sabaris. Enseignant à partir de 1960 à Besançon, c'est vers l'Italie que nous nous trouvions plutôt tournés. J'appris à lire l'italien dans la *Storia del paesaggio rural italiano* d'Emilio Sereni durant l'hiver 1962-1963, en préparant une excursion pour nos étudiants.

- 10 Jusqu'à 40 ans, j'ai continué à ne pratiquer les langues vivantes que par la lecture. Pour l'italien, l'espagnol et l'allemand, il est assez facile pour un Français de passer de la compréhension de l'écrit à celle de l'oral. Il n'en va pas de même avec l'anglais. J'ai commencé à visiter le Royaume-Uni et l'Irlande dans les années 1960. J'avais beaucoup de peine à comprendre ce qui se disait. Ma femme n'avait aucun problème en ce domaine, même si elle n'avait pas lu autant d'anglais que moi : jeune, en vacances en Suisse, elle avait beaucoup joué avec des enfants ou des adolescents britanniques. Je servais de chauffeur, c'est elle qui parlait. C'est à partir de 1972 que je me suis lancé dans l'anglais oral ; je n'ai commencé à me sentir vraiment à l'aise dans les pays anglophones qu'au début des années 1980, à la suite de voyages ou de périodes d'enseignement effectués en Grande-Bretagne, en Nouvelle-Zélande, en Australie et aux Etats-Unis.
- 11 Dans le domaine géographique, c'est l'anglais qui m'a permis de découvrir d'autres façons de comprendre cette discipline et de l'écrire. Durant les années 1960 et 1970, j'ai lu davantage d'ouvrages en anglais qu'en français. Je préférais découvrir les auteurs anglais ou américains dans leur langue plutôt que dans des traductions (lorsqu'elles existaient, mais elles étaient rares) : leur singularité m'était plus sensible. Les traductions les francisaient parfois un peu trop. Comme la plupart des collègues français étaient capables de lire l'anglais, je ne fis jamais l'effort de traduire les textes qui me paraissaient importants, mais j'en rendis compte. Sur les deux cents ouvrages environ dont j'ai rédigé des recensions au cours de ma vie, près de la moitié étaient de langue anglaise. Il s'y est ajouté des textes en italien et en portugais. C'est entre 1965 et 1995 que j'ai surtout été actif en ce domaine.
- 12 Mon accès à l'anglais oral m'a surtout été utile lors des conférences internationales : c'est là, en conversant avec les uns et les autres, que l'on découvre souvent des préoccupations et des pistes de recherche qui n'ont encore donné lieu à aucune publication. Une conversation m'a ainsi particulièrement marquée. Durant le Congrès de l'Union Géographique Internationale de Tokyo, j'eus l'occasion de prendre le *shinkansen* entre Kyoto et Tokyo en tête-à-tête avec Torsten Hägerstrand. J'avais beaucoup aimé la traduction anglaise de sa thèse, réalisée par Allan Pred et publiée par les Presses de l'Université de Chicago en 1968. J'avais été fasciné par son article sur "What about People in Regional Science ?", où il proposait, à travers l'analyse des déplacements humains dans un volume espace-temps, une démarche géographique adaptée aux sociétés complexes de notre monde – ce que je tentais de faire au même moment à travers l'analyse des budgets espace-temps des individus. Torsten me parla de sa préoccupation la plus constante en géographie : saisir les hommes dans leurs mouvements et leurs activités. Il m'expliqua qu'il s'était beaucoup intéressé pour cela à la danse et à la manière dont les chorographes notaient les mouvements et les positions des corps dont ils dirigeaient les évolutions. Je compris que le volume espace-temps

qu'il avait proposé en 1970 résumait ainsi une réflexion menée tout le long d'une existence, et permettait d'affranchir la géographie humaine du modèle du genre de vie, qui lui avait fourni ses premières armes, mais n'était plus adapté aux sociétés actuelles.

- 13 Aux Etats-Unis, où j'ai enseigné à l'Université du Minnesota à Minneapolis en 1982, les collègues que je côtoyais, John Adams, John Borchert, Fred Lukermann, Cotton-Mather et Yi-fu Tuan, et les étudiants de doctorat, m'ont beaucoup appris sur la manière dont la discipline était comprise et utilisée en Amérique du Nord. Je fis une expérience analogue à l'Université Nationale Normale à Taïpeh, à Taiwan, en 1993 puis en 2007 ; je n'y parlais qu'anglais.
- 14 Mon apprentissage du portugais s'est fait différemment ; mes premières expériences du monde lusophone remontent aux années 1980 : un congrès de l'Union Géographique internationale à Rio de Janeiro en 1982 ; une semaine de conférences à l'Universidade Nova de Lisbonne en 1984 ; un mois d'enseignement à l'Universidade Federal de Bahia, à Salvador, en 1986. Pour me préparer à ce dernier séjour, je passai un été à me promener une ou deux heures chaque jour en écoutant les leçons de la méthode Assimil (qui reposait sur l'audition de disques ou de bandes magnétiques). C'était la première fois que mon apprentissage d'une langue étrangère se faisait par l'oral. Cela m'a imprégné dès le départ de la musique du portugais, ce qui m'avait manqué pour l'anglais. J'ai donc attendu 54 ans pour parler (plutôt mal que bien) deux langues étrangères - même si je maîtrisais l'anglais écrit dès 18 ans.
- 15 Mon expérience est celle de la plupart des Français de ma génération – c'est pour cela que je la raconte en détail. Il se trouve que j'ai une meilleure mémoire visuelle qu'auditive. Je n'ai jamais eu l'oreille fine et musicale. Cela explique que l'absence d'une pratique précoce de l'anglais oral m'ait handicapé par la suite.

Une ouverture sur d'autres mondes

Langues et conceptions de la géographie

- 16 Maîtriser d'autres langues m'a ouvert d'autres mondes. J'ai toujours refusé de me couler dans des moules imposés – mais une attitude de pur refus est négative : en évitant de se laisser enfermer dans des cadres dont qui peuvent vous engager au-delà de ce que vous désirez, vous risquez d'ignorer ce qu'ils comportent de positif. Pour l'éviter, il faut pouvoir les comparer à d'autres modèles, choisir le meilleur dans chacun et bricoler ainsi ses propres règles. Depuis l'adolescence, à 14 ou 15 ans, j'ai été rétif à une partie de ce que véhiculaient les enseignements de littérature et de philosophie que je recevais. Plus tard, à l'Université, la géographie qui nous était présentée était très imparfaitement structurée : la géomorphologie constituait la seule partie solidement bâtie ; la biogéographie et la géographie humaine juxtaposaient des approches et des domaines mal reliés. Les collègues en étaient conscients, mais ne regardaient pas assez ailleurs pour trouver une solution à ce problème. En France, ils prenaient surtout modèle sur les sciences physiques ou naturelles ; j'avais fait assez de mathématiques et de physique pour comprendre que ce que l'on pouvait en attendre était limité. Certains regardaient vers l'étranger, mais en géographie, c'était d'Allemagne que l'on attendait l'inspiration. Lorsque je me présentai à François Taillefer, qui dirigeait l'Institut de Géographie de Toulouse, en 1951, au début de mes études de géographie, il me demanda quelle langue j'avais étudiée. Je lui répondis :

L'anglais !

C'est dommage, me répondit-il, car la langue de la géographie, c'est l'allemand!

- 17 Cela avait été vrai. A la suite du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale, ce ne l'était plus. L'économie spatiale, dont je devais largement m'inspirer durant une vingtaine d'années, avait été durant plus d'un siècle une science allemande, mais c'est à travers un ouvrage français et des publications de langue anglaise que la découvris. A l'époque, les Presses Universitaires de France possédaient une excellente librairie étrangère (surtout anglaise, en fait), rue Soufflot, à Paris : je la visitais chaque fois que je me rendais dans la capitale, feuilletais les nouvelles publications et achetais celles qui me paraissaient intéressantes : c'est ainsi que je me mettais au courant des formes émergentes de la recherche dans le monde anglophone. Les nouveautés m'étaient ainsi accessibles plusieurs mois avant qu'elles ne soient en circulation dans les bibliothèques universitaires françaises. Je les achetais directement – les prix étaient raisonnables – ou, si j'étais moins pressé, je les faisais commander par la Bibliothèque Universitaire de Besançon.
- 18 Des restrictions budgétaires ont durement frappé les Universités françaises et plus encore, leurs bibliothèques de 1973 à 1988. Ces dernières s'approvisionnaient souvent à l'étranger par l'entremise de la librairie étrangère des PUF, qui se trouva en difficulté. La direction de l'entreprise décida de fermer cet établissement aux alentours de 1980. Cette mesure pénalisa l'ensemble du monde intellectuel français.
- 19 En analysant *Economic Geography* et les *Annals of the American Association of Geographers* que je trouvais sur les rayons de la bibliothèque universitaire de Besançon, ou dans la petite bibliothèque de notre département de géographie, je compris qu'une nouvelle façon de concevoir la géographie économique – et au-delà, l'ensemble de la géographie humaine – était en train de naître. J'en fus, je pense, un des premiers historiens.
- 20 Au fur et à mesure que je lisais, je prenais conscience de la diversité des façons dont la géographie était pratiquée selon les pays. En Grande-Bretagne, où entre les deux guerres mondiales, elle avait volontiers pris modèle sur ce qui se faisait en France, le souci de la rendre applicable était plus sensible que chez nous. La géographie historique s'y inscrivait dans les cadres temporels définis par l'histoire, alors qu'en France, elle mettait en évidence des temporalités jusqu'alors négligées par les historiens, celle de la longue durée, par exemple. Grâce à Carl Sauer, la géographie américaine donnait une place plus forte à l'approche culturelle et à l'écologie. A partir du milieu des années 1950, elle s'était renouvelée au contact de l'économie spatiale.
- 21 C'est à partir des publications en anglais, déjà fréquentes en Scandinavie ou aux Pays-Bas, que je pris conscience des spécificités des approches développées dans ces pays. C'est, en revanche, en lisant des textes en italien, en espagnol ou en portugais, ou les articles que les géographes de ces pays rédigeaient alors souvent en français,¹ que je découvris les singularités de leurs géographies, celle de la géographie italienne plus particulièrement au cours des années 1960.

La diversité des façons de percevoir et d'organiser l'espace

- 22 La géographie des pays étrangers qu'offraient les publications auxquelles j'avais accès s'inscrivait dans les cadres conceptuels mis au point en Europe occidentale ou aux Etats-Unis. Dans les pays où l'influence française avait été forte, l'optique régionale dominait : elle était évidemment présente dans les ouvrages français dès le début du

XX^e siècle, comme le montraient admirablement les travaux de Pierre Denis sur l'Argentine ou sur le Brésil, ou un peu plus tard, ceux de Raoul Blanchard sur le Québec ou de Gourou sur le delta tonkinois. Elle était également présente un peu plus tard dans les publications anglaises, dans le gros ouvrage de Spate sur l'Inde par exemple. Les géographes américains avaient pris conscience de leur infériorité en ce domaine au début des années 1930. Ils étaient vite parvenus à dresser des tableaux passionnants de certains pays : le Japon pour Trewartha ou l'Amérique latine pour Preston James. Cette tradition s'était affinée encore avec Don Meinig dans les années 1970 et 1980.

- 23 Là où l'influence de la géographie allemande était plus forte, en Scandinavie, en Russie par exemple, l'optique du *Landschaft* dominait, avec un accent plus fort sur les déterminants écologiques des distributions spatiales. Entre la conception allemande de ce terme et sa signification en Russie existait cependant une différence sensible. Effet de traduction ?
- 24 Les nuances étaient, en fait, plus subtiles que cette opposition entre deux grands modèles d'appréhension de l'espace. Les ouvrages italiens donnaient, par exemple, une place plus grande qu'ailleurs à la dimension historique des paysages et aux témoignages des voyageurs.
- 25 En voyageant, ce sont d'autres dimensions des espaces dont je pris conscience. L'observation du paysage y suffit souvent – ainsi, quand nous découvrîmes, ma femme et moi, la singularité de régions touristiques américaines qui, à la différence de ce qui s'était passé en Europe, ne s'étaient pas greffées sur des sociétés traditionnelles antécédentes. Nous découvrîmes aussi que la ville la plus marquée par l'architecture géorgienne ne se trouvait pas en Angleterre, mais en Irlande, à Dublin – une autre façon de comprendre cette ville qu'à la lecture de l'*Ulysse* de James Joyce !
- 26 Je retrouvai à Melbourne une architecture victorienne, avec les mêmes grilles et les mêmes ornements de fonte (ils servaient de lest aux bateaux qui venaient de Grande-Bretagne) que dans le Royaume-Uni, mais au lieu de se reproduire dans d'interminables *terraces*, on ne trouvait jamais plus de 3 ou 4 bâtiments similaires à la suite : le foncier urbain n'était pas caractérisé, comme en Angleterre, par de grandes propriétés aristocratiques inaliénables, et que l'on urbanisa en y reproduisant à l'infini les mêmes maisons louées ensuite par baux emphytéotiques.
- 27 C'est en regardant les paysages et parlant dans les *bed and breakfast* que nous prîmes conscience du mélange de sauvagerie (qui naît d'une nature difficile à maîtriser) et de nostalgie (que rend sensible l'omniprésence des ruines) qui caractérisait l'Irlande. Ces conversations d'étape nous firent prendre conscience de la force qu'avaient encore les classes sociales dans l'Angleterre des années 1960 ou 1970. Dans ce pays, nous fûmes également sensibles à l'extraordinaire décoration florale que les églises anglicanes devaient en bonne partie aux épouses de pasteurs, et dont nous n'avions jamais entendu parler ; même découverte trente ans plus tard de l'extraordinaire splendeur de la décoration florale des églises au Mexique.
- 28 D'autres modèles d'interprétation de l'espace s'étaient imposés avec la Nouvelle Géographie. Ils offraient une autre lecture de l'organisation de l'espace, dont on soulignait désormais la structuration par la vie de relation, l'échange, la communication et l'émergence corrélative de réseaux de lieux centraux. C'est à Walter Christaller que l'on devait le schéma, mais sa diffusion avait été freinée par le nazisme et la guerre, si bien qu'elle s'était effectuée, après-guerre, par le chenal de l'anglais.

Dans d'autres langues, l'habitude de qualifier de CBDs les quartiers d'affaires des centres villes, *Central Business Districts*, le rappelle.

Les mots qui trompent

- 29 Ce que la connaissance des langues et la confrontation avec les paysages m'a aussi appris, c'est à me méfier des mots. J'ai découvert les bidonvilles à Casablanca, au Maroc, en 1948. On n'en parlait pas encore en France. La famine de 1943 avait poussé des centaines de milliers de Marocains à fuir le Sud du pays, spécialement touché. Ils s'étaient installés dans les grandes villes : à Casablanca, ils s'étaient logés dans des ensembles impeccablement alignés - c'est ce que les autorités avaient réussi à imposer - de constructions hétéroclites de bois, de carton et de tôle ondulée. On a très vite appris que ce que l'on appelait bidonville dans les pays francophones avait ses équivalents dans les pays lusophones ou anglophones sous le nom de *favelas* ou de *shanty towns*. Mais les bidonvilles sont en réalité très divers : la traduction en rend difficilement compte. En Afrique du Nord, le Maroc et l'Algérie offraient des bidonvilles, mais ce que l'on observait en Tunisie, c'étaient des gourbivilles, dont les constructions étaient en dur et ressemblaient beaucoup plus aux maisons rurales pauvres du monde traditionnel que dans les pays voisins. Dans la *favela* construite sur palafitte de la lagune d'Alagoa, à Salvador, je découvris, en 1986, l'état zéro de l'évolution de ce type de construction au Brésil - mais il y avait déjà des postes de télévision ouverts à pleine puissance dans toutes ses constructions très fragiles. Dans les favelas construits au Nord et au Nord-Est de la ville, les maisons étaient déjà de brique sur une structure en béton : les fers ronds qui émergeaient des piliers des rez-de-chaussée indiquaient que l'édification d'un autre étage était envisagée. Lorsque j'ai revu ces mêmes bidonvilles à la fin des années 1990, la "durcification" (la construction en briques et ciment, comme on dit aux Antilles françaises) était achevée et des travaux étaient en cours pour en améliorer l'accessibilité. A ma dernière visite au Brésil, en 2013, j'ai été heureusement surpris de voir que les murs des *favelas* installées au pied du Corcovado, à Rio de Janeiro, étaient maintenant crépis et peints de couleurs vives. J'avais entre temps découvert, en 1991, que des bidonvilles dont les géographes soviétiques ne parlaient jamais couvraient la moitié de l'agglomération de Tiflis, en Géorgie. En 2002, je découvris des favelas plus primitives encore que celles de la lagune d'Alagoa dans les quartiers noirs de la ville du Cap, en Afrique du Sud : elles se présentaient comme des constructions hétéroclites et fragiles de guère plus de 1 mètre de haut, où se mélangeaient bois, carton et tôles, dans un climat dont les hivers sont frais et les vents souvent violents.
- 30 Il faut se méfier des mots dans bien d'autres domaines : l'emploi du terme de CBD en témoigne. Il faisait problème lorsqu'on l'utilisait pour les villes sud-africaines : au temps de l'*apartheid*, leur logique n'était pas uniquement économique, ce que cachait l'emploi de cet acronyme. Est-ce à dire que le schéma des lieux centraux n'aide pas à comprendre certaines formes traditionnelles de l'espace ? Evidemment non : les études de Skinner sur les réseaux de lieux centraux de la Chine d'hier le montrent. C'est, plus généralement, un des apports de l'anthropologie économique. Mais la traduction sans précaution ou l'importation de certains termes étrangers, empêche souvent de bien appréhender la réalité.

Choisir le français ou l'anglais dans les réunions internationales

Le français comme langue scientifique internationale

- 31 Un problème spécifique se posait aux géographes français de ma génération : celui du choix entre le français et l'anglais dans nos relations avec les collègues étrangers. Des négociations ayant conduit aux traités de Westphalie, en 1648, à celles qui menèrent au traité de Versailles en 1919, le français avait été la langue de la diplomatie internationale. Au Congrès de la Paix, les Américains décidèrent alors de s'exprimer en anglais : comment s'y opposer, puisque c'étaient eux les vrais vainqueurs du conflit ? Le recours à cette langue ne gênait pas le Président du Conseil français, Georges Clémenceau, qui avait vécu plusieurs années aux Etats-Unis, y avait exercé la médecine et y avait rencontré sa première femme.
- 32 Deux langues internationales furent désormais officiellement reconnues, mais leur poids n'était pas le même. L'anglais s'était progressivement imposé comme la langue des relations économiques internationales. Son rôle ne fit que s'accroître lorsque la prépondérance économique devint américaine. Dans un certain nombre de domaines scientifiques, en physique en particulier, la communication était déjà passée à l'anglais à la suite de la Seconde Guerre mondiale : n'étaient-ce pas des savants américains - ou européens réfugiés aux Etats-Unis - qui avaient mis au point la bombe atomique ?
- 33 Un de mes cousins est physicien et a juste mon âge. Pour compléter sa formation d'atomiste, il passa deux ans aux Etats-Unis à la fin des années 1950. A son retour, il m'expliqua que pour être reconnu dans son domaine, il fallait publier dans une ou l'autre des grandes revues américaines ou anglaises.
- 34 Il était clair que l'évolution que la guerre avait précipité en physique allait se reproduire dans les autres domaines scientifiques, mais l'évolution fut progressive : jusqu'à la fin des années 1960, les Départements de géographie des Universités d'Oxford et de Cambridge imposaient un examen soit de français, soit d'allemand (les "langues géographiques" de l'époque) à leurs étudiants. Ils lui substituèrent alors un examen de statistiques.
- 35 Les géographes français se trouvaient face à un dilemme : dans les réunions scientifiques organisées par l'Union Géographique Internationale, leur fallait-il communiquer en français (c'était une des deux langues officielles de l'UGI) au risque de voir un bon nombre de leurs auditeurs quitter la salle dès leur deuxième ou troisième phrase ? N'avaient-ils pas le devoir de rester fidèle à leur langue pour ne pas décourager les géographes étrangers qui l'avaient apprise pour communiquer, grâce à elle, avec leurs collègues étrangers ? Ne valait-il pas mieux, à l'inverse, passer à l'anglais pour toucher le public le plus large possible ?
- 36 Le problème se posait à tous les chercheurs français en sciences sociales. La plupart restaient fidèles au français. Une certaine pression sociale s'exerçait en ce sens. L'incapacité à parler l'anglais avec un accent correct jouait aussi chez beaucoup de géographes. Le recrutement des étudiants qui optaient pour cette discipline s'était transformé à partir de l'entre-deux-guerres. Une bonne partie des géographes qui avaient fait jusqu'alors le renom de la géographie française sortaient de l'Ecole Normale Supérieure. Vidal de la Blache y avait été professeur durant près de vingt ans :

ses cours avaient séduit nombre de ces jeunes gens remarquablement sélectionnés. A partir du moment où il était passé à la Sorbonne, ce furent les enseignements d'Emile Durkheim, qui enseigna plus longtemps à l'Ecole Normale Supérieure, qui devinrent à la mode. Le recrutement commença à changer.

- 37 L'évolution s'accrut entre les deux guerres et jusqu'en 1968. L'enseignement moderne (sans langues anciennes, dans le système français) se développait plus vite que l'enseignement classique. La plupart des étudiants de Lettres et Sciences sociales passaient alors un concours, l'agrégation, qui leur assurait un poste d'enseignant dans le cycle secondaire avant de préparer le doctorat qui leur ouvrait l'enseignement supérieur.
- 38 Née tardivement - en 1945 -, l'agrégation de géographie était la seule à ne pas comporter d'épreuve de latin : elle attirait donc, en majorité, des élèves qui sortaient de l'enseignement moderne. La plupart étaient issus de milieux modestes - petits employés de l'administration ou du commerce, et, en plus faible proportion, agriculteurs et ouvriers. Le milieu sociologique d'où étaient issus les géographes était ainsi moins aisé que celui des historiens, des archéologues, des sociologues ou des anthropologues. L'enseignement des langues était souvent de mauvaise qualité dans la filière moderne. Les géographes capables de s'exprimer en bon anglais étaient plus rares que les spécialistes d'autres disciplines. Cela explique en partie que la majorité d'entre eux soient demeurés fidèles au français dans leurs relations internationales. C'est pour cela donc qu'une bonne partie de la géographie française perdit alors le contact avec le reste du monde.
- 39 La situation changea après 1968. Les épreuves de latin disparurent des autres agrégations de sciences sociales. Au concours d'entrée de l'Ecole Normale Supérieure, une épreuve de géographie fut introduite, ce qui orienta tous les ans quelques très bons éléments vers la géographie. Plus généralement, les jeunes générations comprirent qu'on ne pouvait plus voyager et communiquer avec la communauté scientifique internationale sans parler l'anglais.

Quelle stratégie choisir vis-à-vis de l'anglais dans les conférences géographiques ?

- 40 J'étais très conscient de ces problèmes. Je choisis donc généralement de présenter mes communications en français, mais en résumant oralement en anglais chaque point, et en projetant des transparents détaillés dans cette langue, ce qui permettait à des anglophones ayant suivi un enseignement en français de me comprendre. Je fus, par exemple, un des *keynote speakers* de la Conférence de l'UGI qui s'était tenue à Sydney en 1988 : c'est en français, avec larges résumés et transparents détaillés en anglais que je donnai ma conférence - une des seules à se faire en français. Dans d'autres cas, je m'exprimais en anglais, mais avec d'assez longs résumés et des transparents détaillés en français. C'était la seule façon, me semblait-il, de maintenir une place à notre langue sans s'isoler de la majorité croissante de collègues étrangers qui optaient pour l'anglais. Dans le cadre des rencontres de géographes latino-américains, j'ajoutais au français, la langue essentielle de mes communications, de substantiels résumés en anglais et en portugais.

- 41 Mes collègues français ne me suivirent pas : ils n'avaient pas compris que le genre de compromis que je pratiquais était la seule façon de maintenir une certaine place au français dans les relations internationales.

Quelle stratégie choisir vis-à-vis de l'anglais dans mes publications ?

- 42 Je me rendis compte très vite qu'il était indispensable pour moi de publier une partie de mes textes en anglais. Sur les 800 articles ou notes que j'ai signés dans ma vie, un peu plus de 100 l'ont été en anglais. Sur mes 50 ouvrages, un seul, en revanche, a été traduit en anglais. J'en ai codirigé un autre directement publié en anglais.
- 43 Ce que je rédige en anglais est parfaitement lisible pour un anglophone, mais a besoin d'être relu et amendé avant publication. La publication en anglais n'offre généralement pas de problème lorsque vous avez été invité à faire une communication dans une réunion tenue en anglais, à laquelle vous avez-vous-même participé dans cette langue. L'affaire est plus délicate lorsque vous envoyez votre texte à une grande revue de langue anglaise : les habitudes de présentation ne sont pas les mêmes dans les diverses langues ; j'en ai fait l'expérience lorsque je dirigeais la revue *Espace et cultures* : les collègues chargés d'évaluer les articles en rejetaient les trois-quarts lorsqu'ils venaient d'étrangers, alors que la proportion était de la moitié pour les textes français. Une discrimination analogue prend place dans les revues anglophones.
- 44 J'ai de la sorte proposé un texte de synthèse sur l'approche régionale en géographie aux *Annals of the Association of American Geographers*. John Paul Jones III m'avisait du refus de mon article, m'expliquant qu'il laissait passer l'essentiel de ce qui se faisait dans ce domaine. Le texte a été publié deux ans plus tard par *Geographica Polonica*, revue de langue anglaise, mais relativement peu consultée dans le monde anglophone. Je suis, grâce à *Research Gate*, la diffusion de mes textes : le bouche à oreille a fini par faire connaître celui sur la région. Il est à l'heure actuelle consulté 2000 fois par an.
- 45 Voir un livre traduit est plus difficile encore. J'ai souvent offert à la traduction mes nouveaux ouvrages à des éditeurs de langue anglaise, mais tous mes efforts ont été vains, sauf une fois, pour mon ouvrage sur la géographie régionale. En refusant le manuscrit d'*Espace et pouvoir* que je lui avais soumis, la maison Arnold m'a joint, par erreur, l'avis du lecteur qui avait motivé son refus. Il était rédigé par un collègue de Belfast que je connaissais. Il reprochait à mon texte de s'adapter assez mal aux besoins de l'enseignement supérieur anglais – un reproche acceptable. Il le condamnait surtout en indiquant que tout ce qu'il contenait avait déjà publié dans des textes de langue anglaise. Je me suis demandé s'il avait réellement lu mon ouvrage !

La diffusion de mon œuvre à l'étranger

- 46 Je m'interroge sur les raisons de l'accueil que mon œuvre a connu à l'étranger. J'ai bénéficié, au moment de mes premières publications, de la très large diffusion qu'avait alors le français dans le milieu géographique international. Mes premiers ouvrages, *La Géographie générale des marchés* (1963), *L'Essai sur l'évolution de la géographie humaine* (1964) et *Région, nations et grands espaces* (1968), ont bénéficié de recensions dans des revues allemandes, anglaises ou italiennes. *L'Essai sur l'évolution de la géographie humaine* a été traduit en italien, en espagnol, en néerlandais et en japonais. Nombre de mes

ouvrages des années 1970 ont été traduits en italien, espagnol ou portugais, et certains en catalan, en roumain, en arabe ou en persan.

- 47 A partir de 1972, j'ai été considéré en France comme un géographe de droite – réactionnaire même pour nombre de collègues.² Je l'ai été aussi par certains collègues anglophones à partir de 1980. Milton Santos, alors en exil en France, m'avait envoyé en 1971 son manuscrit sur *Les Villes du Tiers-Monde*. Je l'ai publié dans une collection que je dirigeais alors. Il s'en est montré très reconnaissant : c'est sans doute grâce à lui que je n'ai pas fait l'objet d'un rejet systématique par les géographes de gauche brésiliens.
- 48 Le recul du français nuit à la diffusion actuelle de ce que j'écris – mon âge aussi : difficile de faire admettre que vous ayez encore des choses nouvelles à publier lorsque votre première publication date de plus de soixante ans.

BIBLIOGRAPHIE

Claval, Paul. *Un monde à décrypter : la perspective géographique*. E-book. Collection Les Dynamiques Géographiques. Vayrac : Tertium Éditions, 2019. 400p.

Claval, Paul. *Penser le monde en géographe. Soixante ans de réflexion*. Paris : L'Harmattan, 2015. 268p.

Cronin, Michael. Knowing one's place. Travel, difference and translation. *Translation Studies*, v. 3, n.3, 2010, p. 334-348.

Italiano, Federico. Translating geographies: The *Navigatio Sancti Brendani* and its Venetian translation. *Translation Studies*, v. 5, n.1, 2012, p.1-16.

Müller, Martin. What's in a word? Problematizing translation between languages. *Area*, v. 39, n. 2, 2007, p. 206-213.

Secord, James. Knowledge in transit. *Isis*, v. 95, n. 4, 2004, p. 654-672.

NOTES

1. Je pense en particulier aux collègues portugais et à Orlando Ribeiro ; celui-ci avait enseigné à la Sorbonne en 1939-1940, parlait un excellent français et l'entretenait avec son épouse, Suzanne Daveau, qui était française.

2. A Besançon, où j'enseignais alors, cela avait commencé dès les événements de mai 1978, car les étudiants de géographie avaient les seuls à ne pas se mettre en grève, au moins au départ pour une raison simple : une des revendications essentielles était, pour les étudiants, d'être représentés dans les instances universitaires. Directeur du Département de Géographie, j'y avais introduit une représentation étudiante. Comme quoi une mesure prise avant le mouvement pouvait être interprétée comme profondément réactionnaire ! En 1973, mon élection dans une chaire de géographie de l'Université de Paris-IV, qui passait pour conservatrice, renforça les préjugés à mon encontre.

RÉSUMÉS

L'apprentissage de langues étrangères a largement conditionné ma formation de géographe. Leur pratique m'a permis de découvrir d'autres façons d'appréhender cette discipline et a enrichi mon expérience de l'espace. J'ai toujours été conscient de leur rôle dans la diffusion des idées.

Learning foreign languages significantly conditioned my geographical education. When I practice other languages, I discover other ways to understand geography, and enhance my experience of space. In addition, I have always been aware of foreign languages' key role in the diffusion of ideas.

O aprendizado de línguas estrangeiras condicionou amplamente minha formação de geógrafo. Sua prática tanto permitiu-me descobrir outras formas de apreender a geografia quanto enriqueceu minha experiência espacial. Além disso, sempre tive consciência do papel das línguas na difusão das ideias.

El aprendizaje de lenguas extranjeras condicionó en gran medida mi formación como geógrafo. Su práctica me permitió descubrir otras formas de comprender la geografía y enriqueció mi experiencia espacial. Además, siempre fui consciente del papel de los idiomas en la difusión de ideas.

INDEX

Palabras claves : historia de la geografía contemporánea, lenguas extranjeras, experiencia espacial, difusión de ideas, entorno geográfico internacional

Palavras-chave : história da geografia contemporânea, línguas estrangeiras, experiência espacial, difusão das ideias, ambiente geográfico internacional

Keywords : history of contemporary geography, foreign languages, spatial experience, diffusion of ideas, the international geographical field

Mots-clés : histoire de la géographie contemporaine, langues étrangères, expérience de l'espace, diffusion des idées, milieu géographique international

AUTEUR

PAUL CLAVAL

Université de Paris – Sorbonne (Paris IV). E-mail: p.claval@wanadoo.fr